



# LES LANGUES MEURENT ... VIVE LE BLA~BLA!

MARDI 6 OCTOBRE 2009, AUDITORIUM CLAUDE LÉVI-STRAUSS, MUSÉE DU QUAI BRANLY, PARIS VII<sup>e</sup>

POINT D'ÉTAPE DU PROGRAMME SOROSORO, POUR QUE VIVENT LES LANGUES DU MONDE! FONDATION CHIRAC

**INVITATION** ♦ On estime à environ 6000 le nombre de langues parlées aujourd'hui dans le monde, mais la moitié d'entre elles mourra probablement au cours de ce siècle. Avec ces langues, ce sont des pans entiers des cultures de l'humanité qui risquent de disparaître. Le programme Sorosoro s'est engagé dans la sauvegarde de ce patrimoine universel. Il présentera les premiers résultats de ses travaux au musée du Quai Branly, et lancera son tout nouveau site internet dédié à la diversité linguistique et culturelle. ♦ **9h30>10h**: accueil. ♦ **10h>11h**: Point d'étape. Présentation des résultats des travaux réalisés au Guatemala. Présentation des résultats des travaux réalisés au Gabon. Présentation du projet "Sénélangues". ♦ Lancement du site internet Sorosoro: Madame Rozenn Milin, Directrice de Sorosoro. ♦ L'engagement d'Orange auprès du programme Sorosoro. ♦ Conclusion: Monsieur le Professeur Claude Hagège. ♦ Discours de clôture: Monsieur le Président Jacques Chirac. ♦ **11h>12h**: rafraîchissements, questions aux intervenants du Point d'étape Sorosoro ♦ [www.fondationchirac.eu](http://www.fondationchirac.eu) ♦ Cette invitation vous sera demandée à l'entrée, ainsi qu'une pièce d'identité. ♦ Fondation Chirac. Agir au service de la paix.

Musée du quai Branly. À l'entrée, une plaque:

Monsieur Jacques Chirac, Président de la République, qui a voulu le musée du Quai Branly pour rendre justice aux arts des peuples d'Asie, d'Afrique, d'Océanie, et des Amériques, en reconnaissance de leur place essentielle au sein du patrimoine universel, et contribuer ainsi au dialogue nécessaire entre les cultures et les civilisations, A inauguré ce bâtiment le 20 janvier 2006. Architecte: Jean Nouvel.

Dans un vaste espace boisé avec vue sur les somptueux jardins tombants de Gilles Clément, au-dessus de l'auditorium du musée, je me régale des viennoiseries à disposition des journalistes et invités, lorsqu'une hôtesse me fait comprendre qu'il est temps d'aller sauver les langues. J'emboîte le pas d'une dame qui n'en sait pas plus que moi, on tire une porte, «*c'est les éclairages!*», au-dessus de l'auditorium. Nous y voilà. «*Presse? Asseyez-vous, à partir du 3<sup>e</sup>*

*rang*», me dit une jeune femme. Quelques pas plus loin, distraite par le je-ne-sais-quoi de lumière et la tension qui se dégage du lieu (la présence du chef déchu?), je ne me souviens que de «*3<sup>e</sup> rang*», «*à partir de*» oui mais dans quel sens? Des feuilles blanches RÉSERVÉ jonchant chaque siège des dix premières rangées, je m'assois au deuxième rang; lorsque Jacques Chirac s'assoit juste devant moi, impressionnée, je me recule par atavisme anti-républicain d'un rang; une autre journaliste n'ayant pas eu le même réflexe, la jeune femme blonde se précipite: «*Les deux premiers rangs, en fait, c'est pour les V.I.P.*» L'ancien président: sourd, marchant lentement, affable. Une voix caverneuse, tonitruante, qui ponctue ses gestes de: «*Comment allez-vous? Vous allez bien? – Tout va bien! Voilà!*» Une dame lui présentant quelqu'un: «*Vous vous connaissez déjà! – Voilà!*» Alors que je travaille sur ces lignes, on apprend son renvoi en correctionnelle dans l'affaire des emplois fictifs de la mairie de Paris.

En grandes lettres blanches, dans une typo très moche: THÉÂTRE CLAUDE LÉVI-STRAUSS. Alors que je retravaille sur ses lignes, la presse annonce sa mort, à cent ans. Et de lecture en lecture, de l'incroyable contresens d'Éric Fottorino en première ligne de la première page du *Monde*, «*Sans doute ne fallait-il pas prendre à la lettre la célèbre première phrase de Tristes Tropiques*», à son regard de biais sur la photo d'Irving Penn, au pommeau sculpté de sa canne, mon texte s'évanouit. Les quelques passages assassins sur les choix muséographiques du musée du quai Branly, je n'ai plus cœur à les écrire. Juste à cause d'une

#### AIGUILLE À COUDRE

N° INVENTAIRE: 71.1936.48.341

ETHNONYME(s): Bororo

TOPONYME(s): Aldeia Kejara / Rio Vermelho / Mato Grosso (État) / Brésil / Amérique du Sud / Amérique

MISSION: Claude Lévi-Strauss

PRÉCÉDENTE COLLECTION: Musée de l'Homme (Amérique)

MISSION: Dina Lévi-Strauss

UNITÉ PATRIMONIALE: Amériques

Alors j'édulcore; de toutes manières ce papier était trop long. Tout le premier paragraphe, où il était question de l'amoncellement d'instruments (*ASIE, Cordophones. Luths, vièles*) dans la pénombre, de la rampe sinueuse, du strapon-tin à mi-chemin de cette route vers l'altérité au cas où le chemin soit trop long, toutes mes phrases donc qui finissaient par: «*Vous poserez la question à Jean Nouvel!*»: supprimées. Pour Lévi-Strauss.

Sur l'estrade, quelques «élémentaires petits fauteuils» (c'est leur nom!) de Matteograssi, designés par Jean Nouvel; devant chaque fauteuil, une table basse, sur chaque table basse, une bouteille de Vittel et un nom. Seuls les dénommés Jacques Chirac et Claude Hagège, dont les sièges centraux sont côte à côte, devront se contenter d'une bouteille pour deux. L'éclairage est tour à tour bleuté, rosé, l'écran est géant, la musique est lounge: ne seraient l'amphithéâtre, la peinture naïve et bariolée sur l'écran géant, et les grands jardins tombant derrière la baie vitrée, on pourrait être n'importe où. Je suis allée en reportage pour *Le Tigre* dans une boîte de strip-tease et au lancement d'une nouvelle machine d'épilation, là c'est la mort des langues, et à chaque fois: la même musique éthérée de clubbeurs chics et les mêmes lumières roses. Le packaging de la vente. Et ce que l'on vend, aujourd'hui, c'est le sauvetage de toutes les langues du monde, rien que ça. Devant moi, deux V.I.P. conversent avec un fort accent dans une langue véhiculaire — l'anglais.

«*On y va!*» Les intervenants montent sur l'estrade. Jacques Chirac monte les marches comme ma grand-mère les montait: un pied, puis l'autre qui le rejoint; trois petites marches qui prennent six longues secondes: et cela ne me fait pas rien. Le lien de la servitude volontaire est peut-être là, dans l'émotion que procure un homme politique vieillissant, dans l'idée que c'est étrange, un chef de l'État dont on n'a vu que le torse et la voix décidée, tant d'années, à la télévision, et que ce torse a aussi des jambes, et que ces jambes ne le portent presque plus. Lorsqu'il s'assoit dans le fauteuil de Jean Nouvel aux beaux angles stricts, de toute apparence peu confortable, Jacques Chirac est si incliné en arrière qu'on le croirait dans un transat.

# R

Rozenn Milin, directrice du programme Sorosoro, «délégué général de la Fondation Chirac pour la préservation de la diversité culturelle et linguistique», prend la parole. «*Monsieur le Président, chers amis linguistes, chers amis du public, bienvenue dans ce magnifique amphithéâtre, amphithéâtre du non moins magnifique musée du quai Branly. Sorosoro a été lancé en juin 2008; nous voilà donc un an plus tard. Nous allons reparler des langues en danger. Pour ceux qui n'étaient pas là l'an dernier, le rappel de quelques chiffres...*», l'écran demeurant obstinément blanc: «*... si on veut bien me donner les chiffres.*» Ouf! les voilà: «*6000 langues, ou 7, on ne sait pas trop. Une langue meurt tous les 15 jours. C'est un chiffre effarant. On imagine sans peine que c'est une hécatombe qui s'annonce. Tout ça, vous le retrouverez dans une plaquette. Aujourd'hui, nous vous avons réuni pour faire un point sur nos travaux.*» Le sauvetage n'a donc pas commencé depuis trois minutes que je suis déjà passablement agacée à cause de l'utilisation de cette formule rhétorique, «*une langue meurt tous les 15 jours*», de cette façon de nous balancer «*l'hécatombe*» et de la reranger aussitôt dans la petite plaquette à l'usage des journalistes. Sur ce point: cf. **page 30**.

Rozenn Milin présente la première intervenante, «*Colette, notre poisson-pilote comme je l'appelle*»: Colette Grinevald, de l'université Lumière Lyon 2, spécialiste des langues des Amériques, arrive au micro. «*Environ 3000 langues sont menacées de disparition. C'est aussi le nombre de langues non décrites. En Amérique, il y a encore des centaines de langues pour lesquelles nous n'avons aucune documentation. Mais d'abord, je voulais vous parler du travail des linguistes. Les linguistes, un travail mystérieux... Nous sommes formés en phonétique, en phonologie, pour travailler sur des langues à tradition orale. Vous verrez tout à l'heure une vidéo sur une langue du Guatemala. Une langue où il y a des consonnes glottalisées; quand vous entendez gggkk!!!!, hhhèè, kkjjjjj [transcription hautement fantaisiste], quand vous entendez tltltkkk!!!, hèèè!!!, ggghmhhm!!!, vous savez tout de suite que vous êtes dans les Andes.*» On sent le plaisir non feint de Colette Grinevald à prononcer ces sonorités étranges devant un auditoire, le même qu'aura Claude Hagège tout à l'heure à frimer en parlant basque, et elle est peut-être là, la vulgarisation du concept de diversité linguistique, dans cette joie enfantine que ressent chacun à se dire: ah bon! des gens comprennent ces drôles de sons et ça signifie quelque chose. Mais revenons: «*Les linguistes proposent des alphabets pour écrire les langues; ils écrivent des grammaires.*» Colette Grinevald s'est donc mis en tête d'expliquer ce que

**NOTE:** Sorosoro signifie "parole, souffle" en araki, langue parlée par «environ huit personnes» au Vanuatu, dicit le dossier de presse. Le statut juridique du «programme Sorosoro» de la fondation Chirac n'est pas mentionné sur le site, où les «mentions légales» n'apparaissent hélas pas...

fait un linguiste à un auditoire qui, outre qu'il est en partie composé aussi de linguistes, devrait savoir en quoi consiste ce travail, mais soit... «Ce que vous ne verrez pas sur les vidéos, ce sont les mois, les semaines de travail pour transcrire, puis traduire. Le produit de tout cela, c'est la triade: grammaire, dictionnaire, textes.» Sachant qu'il faut «de trois à cinq ans pour établir une grammaire, cinq à vingt ans pour un dictionnaire, et pour un texte, plusieurs mois». Puis, elle ajoute cette phrase, qui me semble à ce moment-là anodine, sur l'association entre vidéastes et linguistes rendue possible par le soutien de Sorosoro: «Avant, les linguistes essayaient de faire de la vidéo, et c'était de tellement mauvaise qualité qu'on ne pouvait pas s'en servir.»

Premier exemple de vidéo à venir, le Guatemala. «Le Guatemala, pays touristique; probablement certains d'entre vous sont allés au Guatemala. Peut-être avez-vous entendu parler de la civilisation maya.» Là, en une seconde, quelque chose d'indéfinissable s'est passé. Une lassitude dans la voix, et ce lapsus, mais en est-ce seulement un? qui consiste à avoir inversé les adverbes. Parce que la phrase évidente serait: «certains sont peut-être allés au Guatemala, vous avez probablement entendu parler des Mayas» — la probabilité d'aller au Guatemala étant nettement inférieure à celle d'avoir «entendu parler» des Mayas (je rappelle qu'on n'est pas dans une classe de CE2 où quand on dit Maya, certains pensent à l'abeille, mais dans l'auditorium Claude Lévi-Strauss d'un grand musée parisien, bourré de journalistes et d'institutionnels cultivés). Colette Grinevald a donc inversé, et ce n'est pas une erreur. Pendant quelques phrases, quelque chose d'infime mais de palpable se dresse, et ce quelque chose-là est tragique. «Les Mayas furent de grands mathématiciens. Voici le calendrier sacré maya [le schéma du calendrier apparaît sur l'écran géant], avec des cycles de 20 jours, un calendrier lunaire sur 13 mois, ce qui fait des comptes différents de notre calendrier grégorien; ils en sont à l'année 5000 et quelque [Cholb' al q'ij 5125 le jour où j'écris ce texte]. Leur numérotation, on la trouve dans les livres au Guatemala. Aujourd'hui, tous les enfants mayas apprennent leur nom et les chiffres en maya, en hiéroglyphes. C'est une tradition millénaire qui redevient publique. Les Mayas veulent être mayas et se réapproprient cela via la modernité. Allez voir par exemple le site [www.academie-langues-mayas](http://www.academie-langues-mayas.org) [www.almg.org.gt]». Puis Colette Grinevald, en une phrase, résume l'histoire du Guatemala, pays dont la spécificité est d'être à 60% indien, les «années 1980, “la violence”, guerre civile, des milliers de déportés, et en fin de compte des accords de paix incluant la reconnaissance de toutes les langues». Dans l'assemblée, il y a ceux qui regardent Chirac, ceux qui regardent les gardes du corps, ceux qui regardent dans leurs pensées. Je suis de mauvaise foi. J'espère me tromper: mais ce que je ressens, c'est que visionner trois schémas d'un calendrier avec des hiéroglyphes ne rime en rien. Colette Grinevald fait donc une sorte de survol magistral d'une civilisation pour gens chics. Or dire en trois minutes montre en main que «les Mayas furent de grands mathématiciens», cela n'a aucun sens: à quoi cela sert-il? Ou alors, le discours sous-jacent est-il que la «grandeur» de la culture maya explique leur fierté, explique la résurgence de la lutte pour la reconnaissance de leurs langues? Ce qui poserait la question de savoir si des cultures moins connues de nous méritent ou non la sauvegarde de leurs langues...

«Les Annales des Kaqchikel. Le kaqchikel est parlé dans une zone montagneuse; si vous avez été au Guatemala, vous avez dû passer par Antigua...» Là encore, ce ton désolé revient, et peut-être est-ce moi qui charge de désolation les mots lorsqu'elle dit «vous avez dû passer par Antigua», peut-être est-ce moi qui suis enragée contre mes touristes de voisins que j'imagine marchandant auprès des petits indiens trilingues, mais non. Parce que voilà Colette Grinevald qui prononce une phrase bien plus rentre-dedans (et qu'il est vaste, le dedans!): «Le Guatemala a 18 à 20 langues. Et c'est pas parce que c'est des Indiens que c'est des dialectes.» Je savorais la phrase. «C'est parce que c'est des Indiens que c'est des dialectes; le kaqchikel est une langue aussi grande que l'indo-européen.» L'indo-européen! Sur l'écran géant apparaîtrait un grand tableau où les chiffres 1. 2. 3. 4. 5. [...] 32. 33. 34. sont suivis de noms de langues inconnus de tous: «Lui pourrait être le français; le kichee serait l'espagnol, l'ixil serait le russe, le q'eqchi serait l'allemand.» Et Colette Grinevald d'essayer d'accrocher par un nom connu, un nom rassurant, la foule d'ignorants que nous sommes: «Rigoberta Menchu est kichee, par exemple.»

# A

A-t-on idée qu'il existe un autre russe qui est l'ixil et un autre allemand qui est le q'echi, au Guatemala? Le russe du Guatemala est l'ixil. Dans cette comparaison qui n'est pas raison, mais qui n'en est pas moins juste, on touche quelque chose: le vertige provoqué par l'infiniment grand des langues, l'infiniment infiniment infiniment grand. Parce que déjà l'azéri, le letton et le moldave nous paraissent lointains, or là-bas, au Guatemala, il y a un autre monde, et ailleurs, des centaines et des centaines d'autres mondes:

«Toute personne à qui l'on demanderait de citer les langues qu'elle connaît en trouverait sans doute facilement une douzaine, mais la liste n'incluerait certainement pas les suivantes: abenaki, bella, coola, rama, guguu, yimidhirr, kabana, azdera, boiken, toba batak, fryem, tzotzil, cebuano, mokilese. [...] Même un linguiste professionnel ne serait probablement pas en mesure d'en nommer plus d'une centaine. Et pourtant, ce nombre représente à peine 1% du nombre de langues dans le monde, estimé entre 5 et 6700.»

D. NETTLE & S.ROMAINE, *Ces langues, ces voix qui s'effacent*, 2000.

L'étonnement ne vient pourtant pas de ces nouveaux mondes: l'altérité, les «peuples premiers», tout ça, on croit connaître. Non: l'étonnement vient du fait que ces mondes autres soient comme miniaturisés. Car le Guatemala est un petit pays (108000 km<sup>2</sup>: un peu plus grand que le Portugal ou que l'Islande), or là-bas se trouve l'équivalent de plusieurs langues européennes, et c'est cela qui est incompréhensible pour nous: que tant de subdivisions tiennent en un espace tellement moindre. De sorte que ce n'est pas l'infiniment grand, auxquelles nos planisphères punaisées au mur nous habituent dès l'enfance, qui nous donne le vertige, — c'est l'infiniment petit:

«Je veux lui faire voir là-dedans un abîme nouveau. Je lui veux peindre non seulement l'univers visible, l'enceinte de ce raccourci d'atome. Qu'il y voie une infinité d'univers, dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion que le monde visible, dans cette terre, des animaux, et enfin des cirons, dans lesquels il retrouvera ce que les premiers ont donné; et trouvant encore dans les autres la même chose sans fin et sans repos, qu'il se perde dans ses merveilles, aussi étonnantes dans leur petitesse que les autres par leur étendue.»  
BLAISE PASCAL, *Pensées* (185), 1669.

Que le monde soit vaste, on le sait; mais que les plus petits pays renferment d'autres mondes tout aussi vastes, c'est cela qu'on ne sait pas concevoir — pourquoi? Parce que nous croyons que notre taille est la bonne; nous croyons que l'État-nation est la mesure de toute chose: j'y reviendrai.

L'intervenant suivant commence ainsi son exposé par: «6 000 langues, et nous sommes 6 milliards. Si on fait une division, on devrait arriver à: chaque langue est parlée par 1 million de personnes. Or pas du tout: 95% de la population parle 5% des langues.» Quoi? c'est ainsi que s'est fait le partage des richesses? Oh, les salauds de Guatemaltèques, ils ont gardé toute la richesse linguistique pour eux! Et les Gabonais! Et les Papous: des voleurs! Non contents de disposer de 90% des oiseaux de paradis de la terre, ils gardent pour eux l'écrasante majorité des langues de la planète! Et dire qu'on aurait pu partager ces trésors comme un grand fromage, à parts égales: que le monde serait beau alors! Ce que je veux montrer, c'est l'absurdité du raisonnement suivant: «Aujourd'hui, la situation est réellement dramatique, et quelques chiffres clé permettent de prendre la mesure de l'urgence: 500 langues sont parlées par moins de 100 locuteurs; 96% des langues ne sont parlées que par 4% de la population mondiale.» Le réflexe est de se dire: «oh là là, moins de x locuteurs, c'est sûr, c'est trop peu, ils sont voués à la disparition!» Or ce raisonnement est faux: car il présuppose qu'il y aurait une juste taille pour être en vie. On fait comme si ce qui était triste, c'était que des langues aient moins de cent, ou mille, ou dix mille locuteurs — comme si par un coup de baguette magique il fallait multiplier par mille la population de la Micronésie ou de telle zone montagneuse du Guatemala: et c'est absurde. De même qu'on ne peut évidemment pas déterminer la «juste» taille d'un organisme vivant, animal ou végétal; de même on ne peut pas déterminer la juste taille d'une culture: les plus gros ne sont pas les plus complexes, ni les plus petits. Or lorsqu'on nous dit qu'il est des sociétés, donc des langues, donc des cultures, qui ne possèdent qu'un petit millier de locuteurs, nous les regardons comme un éléphant regarderait une souris en se disant: «ah bon, ça a donc un cœur et des poumons?» — mais déjà il lui a marché dessus. Le problème n'est pas la différence de taille, puisque la diversité biologique est un élément constitutif de la vie sur terre. La problématique devient dès lors: pourquoi cet étonnement par rapport à ces sociétés? Parce que nous vivons dans un grand État centralisateur, qui a sonné le glas de telles sociétés, et que perdure une méfiance à l'encontre de ces sociétés. Et enfin: ce qui est tragique, ce n'est pas qu'il existe des cultures comprenant «seulement» un millier d'individus; ce qui tragique, c'est que les intérêts économiques soient en train de tuer ces sociétés, et donc leurs langues. Je souscris entièrement à l'avis de Daniel Nettle et Suzanne Romaine dans *Les langues, ces voix qui*

*s'effacent* (2000, traduction aux éditions Autrement, 2003, livre absolument remarquable, lu en à peu près le temps de la conférence pour un gain de savoir nettement supérieur sur le même sujet):

«La plupart des politiques linguistiques se font à échelle nationale ou internationale plutôt qu'au niveau local. [...] C'est pourquoi, depuis plusieurs générations, les actions de nombreux groupes sont restées vaines. Ils ont pourtant dépensé beaucoup d'argent pour l'élaboration de dictionnaires et de grammaires. Mais ces outils sont des environnements artificiels pour les langues. C'est comme si l'on concentrait nos efforts sur la préservation de la chouette tachetée en construisant des musées où exposer des chouettes empaillées, mais sans rien faire pour préserver l'oiseau dans son habitat naturel ou pour garantir sa reproduction.»

# V

Vidéo sur la cérémonie du Nouvel An maya. B'alam Tija, maître de cérémonie, explique: «Nous avons dessiné la forme de la terre. Il y a des hommes différents, il y a des blancs, il y a des rouges, il y a des noirs en Afrique, il y a des jaunes; c'est pour cela que notre offrande est variée [pétales de fleurs blanches, jaunes, roses]; variée, tout comme le sont nos modes de vie et de pensée. La chair est jaune, les os sont blancs, la tête est noire, le sang est rouge.» Rozenn Milin reprend la parole: «Ce sont les premières images de Sorosoro. Bien entendu, ils ne sont pas allés comme ça au petit bonheur la chance. Nous avons dû réfléchir pendant des mois à la façon dont on filme une langue. On ne peut pas mettre une caméra là, et réciter un dictionnaire... dictionnaire qui n'existe pas, d'ailleurs.» En effet.

L'intervenant suivant, Jean-Marie Hombert, professeur à l'université Lumière Lyon 2, est spécialiste des langues bantoues: «On change de continent; le Gabon.» Une carte du Gabon apparaît sur l'écran géant. «50 langues parlées au Gabon; 11 groupes linguistiques différents. Famille des langues bantoues. Proximité... par exemple, entre le français, l'italien, l'espagnol, le portugais.» Les 50 langues sont localisées par des points, des hachures et des couleurs sur la carte du Gabon: autant dire que c'est absolument incompréhensible. «Il y a essentiellement des agriculteurs au Gabon, et cinq ethnies de chasseurs-cueilleurs, qu'on appelle parfois "Pygmées". Les chasseurs-cueilleurs parlent les mêmes langues que les agriculteurs, donc des langues bantoues. Or il est très probable qu'avant la rencontre entre chasseurs-cueilleurs et agriculteurs, il y a 3 000 ans, les chasseurs-cueilleurs n'avaient pas les mêmes langues. Le grand problème des linguistes est donc: trouver les langues d'avant!» Salle morne. Personnellement, je réprime un sourire. Déjà, les langues meurent à tour de bras, mais alors s'il faut trouver celles d'il y a 3 000 ans, on n'est pas sorti de l'auberge... Que l'on ne se méprenne pas: ce n'est pas l'intérêt de ce chercheur qui m'amuse, je me porte volontaire de ce pas pour lire son mémoire de recherche sur les langues disparues du Gabon. Ce qui prête à rire, c'est le fossé, que dis-je, le gouffre qui





Rozenn Milin reprend la parole: «*Nous n'allons pas quitter le Gabon, car il y a de très heureuses surprises en Afrique...*» Ah? bon? oui? dites-nous. «*Grâce à nos tournages, ils se rendent compte... Il a fallu qu'on aille les filmer pour qu'ils comprennent ça, de tout ce que nous allions perdre*» [c'est moi qui souligne]. Alors, Rozenn lance une petite vidéo «*pour nous faire plaisir*». Monsieur Kwenzi Mickala, maire de Tchibanga, village punu: «*Des chercheurs sont venus nous aider à préserver cette tradition. Car si elle n'est pas enregistrée sur des supports informatiques, nous allons la perdre. Nous pourrions leurs montrer, à nos enfants, quand ils nous diront: où est le rite? car nous aurons les enregistrements. Nous disons donc merci à la fondation Chirac qui nous permettra de montrer le rite et de le transmettre à nos enfants.*» Rozenn Milin: «*Voilà, c'est une très grande satisfaction d'entendre ce genre de propos.*» Sur la plaquette distribuée aux journalistes, le «*nous disons merci à la fondation Chirac!*» qui sonnait sans doute trop «*africain*», a été pudiquement transformé en «*nous leur disons merci pour cet important et excellent travail*». Je suis consternée.

Consternée plus encore après ceci — le lendemain de la conférence, une vidéo du site Rue89 [<http://www.rue89.com/2009/10/06/chirac-sagace-quand-on-lui-parle-de-clearstream>] montre cette scène: «*Bonjour, monsieur le Président... c'est une question sur Clearstream...*» Chirac, très agacé: «*On parle de choses intéressantes, et il faut absolument que vous parliez d'autre chose... ça vous échappe, l'intérêt?!? ... Alors fallait pas venir!*» Suit un montage très contestable d'images, censément humoristique, où Chirac semble dormir pendant toute la conférence. Quelques jours plus tard, gros *mea culpa* de la journaliste, sous forme de recopiage du dossier de presse [<http://www.rue89.com/2009/10/07/sorosoro...>]: ZINEB DRYEF | Rue89 | 07/10/2009 | 14H49. «*Je me suis moquée de Jacques Chirac se tournant les pouces lors de la présentation du projet Sorosoro financé par sa fondation. J'ai raconté son agacement lorsque je l'interrogeais sur Clearstream, procès dont il est le grand absent, plutôt que sur la paix dans le monde. Rien n'interdit pourtant de s'intéresser à Clearstream ET à la paix dans le monde. Et particulièrement au Sorosoro, joli mot qui signifie "souffle" et "parole" en araki, cette langue parlée par huit personnes au Vanuatu, micro-Etat du Pacifique. Même en faisant preuve de beaucoup de mauvaise foi, difficile de ne pas s'enthousiasmer pour cet ambitieux programme. [Quelques lignes de présentation] Et Sorosoro s'enorgueillit déjà d'avoir des retombées positives du projet et de citer le maire de Tchibanga, bourgade située à 400 kilomètres de Libreville: "Si un jour de ces jours nous disons à nos enfants et petits-enfants que nous avons un récit [etc.]» Un unique témoignage, et le béni-oui-oui l'emporte... A croire qu'il n'est pas bien difficile de convaincre cette journaliste de tout et n'importe quoi... Mais où est donc passé l'esprit critique des journalistes?*



J

J'en étais à jeter Sorosoro avec l'eau de la conférence, en écrivant cet article, lorsque je suis allée visionner l'ensemble des vidéos. Je clique sur «*Kwenzi Mickala*», pensant tomber sur le discours du «*merci à la fondation Chirac!*» Et là, surprise. D'autres vidéos sur le site s'avèrent bien plus politiquement incorrectes:

**LE DÉCLIN DU PUNU, PAR KWENZI MICKALA, MAIRE DE TCHIBANGA:** «*Nos langues du Gabon ne sont plus beaucoup parlées. Nos enfants ne les parlent plus à cause du français qui a pris tout le terrain. Lorsque les Français sont arrivés dans notre pays, ils nous ont observés puis ils nous ont interdit de parler nos langues en nous menaçant. Ils ont interdit aux Punu de parler le punu à nous les Punu, le fang à ceux qui parlent le fang, le myéné à ceux qui parlent le myéné. Lorsque j'étais petit, on nous appelait «*symbole*»... symbole! parce qu'on nous faisait porter des objets autour du cou. Parfois c'était une tête de singe, parfois un morceau de bois pour nous punir d'avoir parlé notre langue. C'est pour cela qu'aujourd'hui nous voulons que nos autorités accordent des moyens financiers à ceux qui travaillent sur les langues, pour travailler [...] à leur préservation.*» **LE DÉCLIN DE L'AKÉLÉ, PAR THÉODOSIE:** «*Depuis l'arrivée de l'école, l'enseignement se fait en français. Les Akélé ont délaissé leur propre langue ils ne parlent que le français. Avez-vous entendu ceux qui vivent en France ou à Libreville? Les Akélé ne parlent plus leur langue. [...] Nous sommes désespérés. Nous ne sommes pas des Français, nous sommes des Akélé.*» **LE DÉCLIN DE L'AKÉLÉ, PAR JEAN KÉDINE:** «*La langue des Akélé risque de mourir. C'est dû en premier lieu à l'arrivée et au contact avec la culture européenne. Aujourd'hui, on se rend compte qu'il n'y a plus assez de locuteurs. Cela s'explique de plusieurs manières. D'abord, les enfants vont à l'école. Nos anciens ne sont plus et lorsque nos enfants reviennent au village, ils ne parlent plus qu'en français, ils ne savent plus parler leur langue. Les adultes qui les encadrent ne s'adressent à eux qu'en français. Deuxièmement, les mariages se font désormais souvent à l'extérieur de notre ethnie. [...] Les vieux meurent et les jeunes ne reviennent pas.*»

Et j'ai envie de dire soudain, moi aussi, merci à la fondation Chirac d'avoir enregistré ces paroles. C'est sûr que ça aurait fait mauvais genre, en pleine conférence, de se plaindre de l'aide au développement de l'Afrique et de l'aide à la scolarisation des enfants: à croire que ç'eût été trop complexe, d'expliquer que qui dit scolarisation dit quasi-systématiquement perte de la langue maternelle et de la culture attenante. Certes, sur son site et dans son dossier de presse, Sorosoro note la nécessité «*d'alphabétiser les enfants dans leur langue d'origine [ce qui] donne d'excellents résultats*». Et de citer en vrac quelques travaux [références ci-contre]. Lors du «*point d'étape Sorosoro*», il n'a jamais en revanche été question de cette

\_CENTER FOR APPLIED LINGUISTICS, rapport «*Élargir les possibilités éducatives dans les sociétés à plusieurs langues*», Dutcher, 2004.

\_THOMAS & COLLIER, *L'efficacité scolaire pour les élèves de langues minoritaires*, National Clearinghouse for Bilingual Education, 1997.

\_Rapport de l'UNESCO, *The use of vernacular languages in education*, 1953.

problématique, du mépris pour les langues considérées comme inférieures et «moins utiles» — mépris qui est souvent intériorisé par les locuteurs eux-mêmes:

«Lorsque l'enseignement est dispensé dans la langue de la communauté locale, les parents peuvent communiquer facilement avec les enseignants de leurs enfants. Mais, parfois, les parents ne veulent pas que leurs enfants reçoivent l'éducation dans leur langue maternelle. Ils demandent: "Pourquoi devrais-je envoyer mes enfants à l'école pour apprendre une langue qu'ils connaissent déjà? Ils doivent apprendre l'espagnol ou l'anglais pour obtenir un emploi."»

CENTER FOR APPLIED LINGUISTICS, rapport «Élargir les possibilités éducatives dans les sociétés à plusieurs langues», Dutcher, 2004.

«Lorsque d'horribles sauvages qui font du meurtre une profession et n'ont jamais été en contact avec la civilisation s'adressent à vous en anglais "petit nègre", cela relève du miracle. C'est ainsi sur l'île de Rossel. L'anglais est la lingua franca de l'île, et remplit les trous, très nombreux, dans les horribles dialectes. Ceux-ci, qui passent pour des langages sur la côte, ressemblent davantage à des claquements et des aboiements. Ils rendent la communication possible dans les tribus de l'intérieur, mais varient tellement d'un endroit à l'autre qu'elles ne peuvent se comprendre entre elles. Comment est-ce possible? Je pense que cela vient de la nature insatisfaisante des dialectes de Rossel. Tous ceux que nous avons entendus avaient très peu de similitudes avec les langues humaines et étaient très pauvres et restreints en expressions.»

Explorateur, à propos des langues de l'île de Rossel (Papouasie-N<sup>lle</sup>-Guinée), cité in D. NEETLE & S. ROMAINE, op.cit

# M

Madame Stéphanie Robert, directrice de recherche au laboratoire «Langage, Langues et Cultures d'Afrique Noire» (LLACAN), dont les recherches portent sur les langues du Sénégal: «Je n'ai pas encore de vidéo à vous montrer.» Les organismes de recherche défilent sur le grand écran: LLACAN du C.N.R.S., D.D.L. de Lyon, INALCO, S.O.A.S. de Londres, université de Leiden, université de Dakar... «L'Afrique est une île aux trésors pour les linguistes. Un tiers des langues du monde s'y trouve; la plupart sont en danger. Au Sénégal, environ 50 langues; 40 atlantiques, 4 mandé, 2 créoles, 1 sémitique; il y a des problèmes de classification, il y a des langues où il n'y a rien.» Une carte des langues du Sénégal apparaît, totalement incompréhensible pour le novice: «kerak, bayot, bandial, karon, nyun gunyamolo, nyun samik... C'est ambitieux!» Puis: «Dans la famille atlantique, des langues sont en danger. Je soupçonne que le [...] ne soit déjà éteint.» J'aime bien cette phrase, prononcée sans une once d'émotion. J'y sens le tropisme des chercheurs, plus intéressés par la véracité de l'assertion scientifique («mmmmh, je soupçonne que...») que par la tristesse des faits. Hop! c'est fini. Madame Stéphanie Robert a cliqué une fois de trop: l'écran géant affiche soudain une photo d'elle devant son ordinateur, un adolescent à ses côtés, carnet de notes et stylo à la main. Grosse gêne: «On va peut-être pas rester là-dessus...» L'image Sorosoro revient.

Rozenn Milin reprend la parole: «C'est formidable que les chercheurs fassent tout ce travail, produisent de merveilleux résultats. Mais si ça reste dans les tiroirs, c'est dommage. Le site Sorosoro vient d'être mis en ligne. Il y a pas mal de bugs encore. C'est un site non seulement informatif, mais aussi participatif, et même ludique.» Un site ludique... Mais qu'ont-ils tous besoin de faire des sites ludiques? À quand un site ludique sur la famine? (suis-je bête, ça existe sans doute déjà.) Ce qui est moins ludique, c'est le temps englouti dans ces aberrations, et la puérité de notre époque, doublée de mensonge: parce que je mets au défi Sorosoro de sensibiliser une seule personne (une seule, sur les millions d'internautes potentiels) via le caractère «ludique» du site, qui se résume à: «Il y a un quizz, aussi. "De quelle famille la langue kurde fait-elle partie? indo-européenne, afro-asiatique, turque?" Je vous laisse réfléchir... Je ne vous donne pas la réponse!» Rozenn Milin nous fait, comme promis, une démonstration de «navigation en direct»: «Alors... les familles de langues... ça a été un travail colossal. L'animateur de notre site, Antoine, a passé des mois enfermés... 120 familles, 5500 langues, entrées dans des tableaux Excel... Alors... MAYA... J'espère que ça va marcher... ça marche!!! C'est toujours risqué de faire ce genre de démonstrations en public, hein. Je clique sur MAYA... voilà... Toutes les fiches ne sont pas aussi détaillées, hein... Si vous connaissez des chercheurs, nous vous appelons tous à compléter ces informations...» Participatif, en effet. La mappemonde s'affiche. «Je salue notre équipe Sorosoro; c'est un travail incroyable, elle a rentré 5500 langues sur la mappemonde. Recherche par continent, par pays... PUNU... Localisé!!! À notre connaissance, cela n'existe nulle part ailleurs; ça a été un travail énorme; si vous voulez nous donner un coup de pouce, vous êtes les bienvenus... Nous citons toujours les sources.»

Le jour où j'écris ce paragraphe, je me rends sur le site de Sorosoro. Le 3 novembre donc, en page d'accueil, ce message: «Suite aux remarques justes de nombreux locuteurs d'espéranto, nous ouvrons cette page participative pour une présentation de l'espéranto. J'invite donc les espérantophones motivés à me proposer, par mail de préférence, un texte de présentation de l'espéranto. Néanmoins pour des raisons de mise en page je vous demanderai d'en limiter la taille à 2000 signes espaces compris. Concernant les informations qu'il faudrait présenter, elles sont d'ordre factuel: comment l'espéranto a-t-il été créé, par qui, pourquoi et quand? Qui le parle aujourd'hui? Comment est-il construit? Et des publications et des liens pour en savoir plus. Je vous invite également à réfléchir à la localisation de l'espéranto pour le planisphère. Nous pouvons mettre plusieurs localisations, mais une dans chaque pays du monde serait probablement excessif et un peu lourd à traiter. À vos propositions! SIGNÉ: Antoine, animateur du site Sorosoro.» Voilà où on en est. Il suffit d'ouvrir une encyclopédie quelconque, disponible gratuitement dans tous ces lieux de savoir que sont les bibliothèques, non, pardon! il suffit de taper «espéranto» sur son clavier pour voir immédiatement des milliers de sites retraçant l'histoire de cette langue, dont la fameuse encyclopédie participative Wikipédia. Rappelons que 2000 signes, c'est l'équivalent d'un petit paragraphe, d'une vingtaine de lignes... Mais non: c'est «participatif», alors il faut faire semblant de réfléchir à plusieurs pour obtenir une information aussi simple.

Parmi les sites donnant des informations sur les langues du monde, on citera notamment le très exhaustif site de l'Université Laval (Québec) sur «l'aménagement linguistique dans le monde» {www.tlq.ulaval.ca}

Rozenn Milin poursuit: «Nous voulons que ce site soit le vôtre, internautes. Bientôt il sera disponible en anglais et en espagnol. Puis dans d'autres langues. Plus il y en aura, plus nous serons heureux.» Ben voyons. On l'attend de pied ferme, le site Sorosoro en swahili et en mandarin, avec des informations capitales, participatives et ludiques, telles que: «LE MOT DU MOIS, internautes... A comme "Allons-y!"... Traduit en plein de langues, comme vous voyez... Pour le mois prochain, on a pensé à... B comme "Bisous"... ce sont des choses qu'on fait partout dans le monde!» De fait, «Bisous» n'a pas été retenu: c'est «Bienvenue» qui a gagné.

# I

Il est temps à présent de remercier les partenaires financiers. En l'occurrence, Orange: «C'est grâce la générosité d'Orange que ce site internet a pu être créé. Merci à leurs équipes pour leur confiance et leur soutien.» Rozenn Milin appelle Jean-Yves Larroutou, directeur adjoint d'Orange, qui prend la parole: «C'est un honneur assez redoutable de parler pour moi, je suis tout à fait incompetent sur le sujet. Incompétent ne veut pas dire insensible.» Et, d'une voix forte: «Izena badu, bada! C'est un proverbe basque, qui veut dire: "si ça a un nom, ça existe"!» Salle conquise. «France Télécom Orange: nous sommes au Vanuatu, au Sénégal, au Cameroun... De ce fait, nous sommes très fiers d'être partenaires de Sorosoro. Nous sommes mobilisés pour toutes les étapes suivantes. Nous travaillons aussi sur un projet (je reste mystérieux) qui permettrait à tout internaute d'être l'initiateur sur ces questions. En parrainant une langue, par exemple? France Télécom, vous savez ce que c'est: des câbles sous-marins, internet partout sur la planète. Internet, c'est un risque d'appauvrissement, y compris linguistique. Ou le contraire. La fondation Orange existe depuis vingt ans, et fait de l'inclusion. Artistique, déficience sensorielle, autisme, apprentissage de la langue écrite, droit à l'éducation pour les jeunes femmes dans certains pays... Bref, un engagement en faveur de la diversité. Qui trouve sens dans la période compliquée, dans la crise que traverse mon groupe. Voir comment la diversité des hommes et des femmes qui travaille à France Télécom trouve à s'exprimer... c'est un écho de la période que nous traversons aujourd'hui.» Alors là! J'avoue que je ne m'y attendais pas, au petit couplet sur la diversité et la «diversité des hommes et des femmes qui travaillent à France Télécom» (s'il est vrai que le salarié suicidaire est un «divers» comme un autre). L'argument étant le suivant: on est gentils... puisqu'on s'occupe des langues bizarres, c'est qu'on est des gens bien. «Notre engagement est pérenne, je veux en assurer le président Chirac et Rozenn. Longue vie! Je ne peux le faire en araki (nos salariés du Vanuatu ne savaient d'ailleurs pas que cette langue existait) alors je le fais en basque.» Longue phrase en basque. Pour justifier ma méfiance, ma terrible méfiance envers cette envie d'Orange de sauver toutes les langues de la planète, je ne parlerai pas du colonialisme, ni de la facilité pour une entreprise de redorer son image à coup d'actions superficielles de

«marketing éthique», je répondrais par un proverbe, basque lui aussi: *Ur beroaz erre txakurra, epelaren beldur da!* (Chien ébouillanté craint l'eau tiède!)

Rozenn Milin, décidément optimiste: «Merci de replacer le débat dans le contexte de l'hexagone. Je parle en connaissance de cause parce que je suis bretonne», appelle ensuite au micro Franck Debié, DG de la fondation Chirac.

**NOTE:** Franck Debié raconte comment est né Sorosoro: «Au commencement du programme Sorosoro au sein de la fondation Chirac, en 2007, il y a d'abord une rencontre. Rozenn, historienne, femme de communication [Rozenn Milin a été la directrice générale de la chaîne TVBreizh], rencontre Valérie Terranova, avocate inlassable de la diversité des cultures auprès de Jacques Chirac. Jean-Pierre Lafon, ancien du Quai d'Orsay, s'enthousiasme. Catherine Colonna aussi. Des missions démarrent. Le programme devient en 2008 l'association soutenue par la fondation Chirac, et, par bonheur, par le mécénat d'Orange. Au-delà de cette rencontre heureuse, il y a une raison plus profonde. Cela tient à l'esprit même de la fondation Chirac. Comment peut-on vivre, face aux défis que sont la pauvreté, la désertification, sans dialogue entre les communautés? Sans se préoccuper d'abord de leurs langues? Là où les langues maternelles s'effondrent, l'égalité des chances recule. Le semi-linguisme, ça fait des enfants handicapés scolairement. Alors merci, Rozenn, de continuer ce qui est plus qu'une passion: un combat très nécessaire.»

# C

Claude Hagège, le célèbre linguiste, qui commence tout de go: «Je réponds en basque. [Phrases interminables, en basque. L'assistance est ravie, quelques murmures.] Je salue dans sa langue maternelle ou de ses parents ou de ses grands-parents, avec son admirable nom basque, monsieur Larroutou! Hommage aux Basques! Hommage aux Basques, qui ont résisté contre deux grandes langues romanes pendant deux mille ans...» Théâtral en diable, Claude Hagège continue: «Vous avez sans doute remarqué [tu parles!] deux emprunts au français dans les vidéos: "parce que", en punu et [????] en bantou... Mesdames et messieurs, je cite ces emprunts car la mort des langues commence quand l'emprunt va au-delà...» Il est ensuite question du «défaut de transmission et de l'excès d'emprunts», puis de la «tradition jacobine, de l'enseignement, du service militaire» qui ont amoindri les langues régionales françaises. Claude Hagège a le mérite de problématiser un tant soit peu le débat. «Il y a aussi des langues qui naissent: les créoles, les pidgins; au Timor le tetum... créole avec des emprunts lusophones. D'autres, parce que la volonté humaine les a ressuscitées: ainsi l'hébreu.»

Claude Hagège cite aussi dans son livre *Combat pour le français* (Odile Jacob, 2006) le cas du hongrois, «qui était, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, dans une situation très précaire. La politique autrichienne avait banni l'usage de cette langue. Les élites nationalistes sauvèrent le hongrois», et évoque les «actions volontaristes» menées sur le finnois, sur le tchèque, l'estonien, ou encore le français au Québec...

La formation des États-nations, des États centraliseurs, qui s'est toujours faite contre les langues régionales ou périphériques, est enfin posée. Car bien des exemples se rejoignent :

**AMÉRIQUE:** Théodore Roosevelt, 1918: «*Nous n'avons de place que pour une seule langue dans notre pays, et il s'agit de la langue anglaise, nous espérons qu'elle fera de notre peuple le peuple américain, de nationalité américaine, et non un ramassis de polyglottes.*» **ANGLETERRE:** Acte pour l'établissement d'écoles paroissiales, par le futur roi d'Angleterre Jacques I<sup>er</sup>, 1616: «*La langue anglaise devrait être implantée de façon universelle, et la langue irlandaise, une des principales causes de la barbarie et des incivilités entre les habitants des îles et des Highlands, devrait être abolie et supprimée.*» **FRANCE:** la Révolution propose «*l'anéantissement des patois*» (rapport de l'abbé Grégoire, prairial an II), «*les patois moisissants, derniers vestiges de la féodalité*» (Talleyrand).

Et Claude Hagège d'affirmer: «*L'éclatement de l'Union soviétique, que je déplore, a eu un effet positif: la pression du russe a été moindre; en Ukraine, en Moldavie, les langues renaissent. L'éclatement de la Yougoslavie, de même.*» Enfin, de vraies questions: un État fort entraîne-t-il obligatoirement la fin de la diversité des langues? Et que faire du poncif le plus répandu, le poncif si ancien, celui d'une langue unique porteuse de paix? L'épisode biblique de la Tour de Babel imprègne encore les consciences: la diversité des langues est perçue par beaucoup comme une malédiction, et non une richesse cognitive. Au bas d'un article sur Sorosoro, voici le «post» d'un internaute... hélas représentatif de ce que pensent bien des gens:

Waouw. On dépense des thunes pour favoriser les facteurs de divisions? Mais qu'elles crévent ces langues de... Une langue doit servir à communiquer, pas à «communiquer dans un truc que les autres comprennent pas». Les langues diverses sont un frein à la communication et à l'échange entre les peuples. Une langue africaine qui disparaît, c'est peut-être une guerre civile évitée. Rien que l'exemple belge devrait faire réfléchir sur «les langues comme facteur de paix». Apprenez plutôt à parler anglais, mandarin ou espagnol. À chaque fois c'est un milliard d'interlocuteurs potentiels. [post sur rue89, 4/6 votes favorables]

La problématique sous-jacente fondamentale est donc celle-ci: si la diversité linguistique est vue comme un frein à la paix (par les États), comme un frein au développement (par les États et les particuliers), et comme un frein à l'ascension sociale (par les particuliers), que peut-on faire? Rien. Les langues s'éteignent, dit le dossier de presse Sorosoro, par meurtre linguistique et par suicide linguistique: «*Dans bien des cas, la décision est prise par les locuteurs eux-mêmes de ne pas transmettre la langue à leurs enfants. Cette décision est de fait une conséquence des politiques de discrimination, dont les parents ont souffert et qu'ils espéraient ainsi épargner à leurs enfants.*» Empêcher les gens de parler leur langue est censé leur apporter un «mieux», en termes de ««««développement»»»», de culture, etc. Ceux qui choisissent de ne pas transmettre leur langue et leur culture à leurs enfants le font parce qu'il est admis que cela ne sert à rien, voire que cela est néfaste: «*Nous ne pouvons contraindre leurs usagers à transmettre parce que ces langues ne sont pas promues socialement*», dit Claude Hagège. On se demande dès lors si, plutôt que de céder à la nostalgie,

l'urgence n'est pas plutôt de rappeler avec Claude Hagège que «*toute langue peut tout dire; n'importe quelle langue, y compris celle que le grand public taxe par ignorance de dialecte*». Car aujourd'hui, quelle politique de reconnaissance pour les langues? Les jours suivants cette conférence, quelque peu taraudée par la question des langues, j'ai cherché les lieux «évidents» de promotion des langues étrangères. Parmi les meilleurs défenseurs, j'ai trouvé le lapin de la RATP, qui parle quatre langues étrangères, *Beware of trapping your hands in the doors, Finger weg von den Türen, Du könntest Dir sehr weh tun, No pongas las manos sobre las puertas, te expones a una magulladura, Non mettere le mani sulle porte, rischi di farti schiacciare le dita!* Dans le train, j'ai appris que MARTEAU BRISE-VITRE se dit NOTHAMMER, MARTILLO ROMPE-CRISTAL, BREAKING HAMMER. L'anglais, l'allemand, l'espagnol, l'italien sont les langues les plus parlées en Europe. D'accord. Mais les autres? On nous rebat les oreilles avec la mondialisation et l'élargissement de l'UE: pourquoi ne pas apprendre le polonais, cinquième langue majoritaire en Europe, au lapin? le néerlandais, le russe? Et, bien sûr, si c'étaient les langues des principales communautés ayant immigré en France, il faudrait évidemment ajouter le polonais déjà cité, l'arabe, les langues berbères (tachelhit et tamazight), le swahili, le oulof, le mandingue, le turc, le tamoul, le roumain, le chinois mandarin et wu, le bulgare, l'hindi, le... Oh là, on imagine déjà la teneur des débats. Juste à cause d'alphabets qui ont pour seul tort de n'être pas les nôtres, de l'idée que baragouiner l'anglais, c'est plus noble que de savoir parler swahili ou turc. Claude Hagège dit cela de façon plus polie:

«La présence d'importantes communautés d'immigrés en France est, sur le sol national lui-même, un facteur de diversité [...] L'anti-communautarisme républicain et laïc, qui est une composante importante, et non nécessairement condamnable, de la mentalité politique française, n'a pas encore permis d'inventer les formes qui permettraient un dialogue fécond. La conséquence linguistique est claire. Les créoles antillais, et surtout l'arabe, dont l'étude fut jusqu'à la fin du premier tiers du xx<sup>e</sup> siècle le fait d'une école française d'arabisants renommés, n'ont pas en France la place que devrait leur valoir leur importance. Les langues africaines de l'ancienne Union française comme le oulof, le haoussa, le peul, le mandingue, le bambara, le baoulé, le songhay, le mooré, sont enseignées à l'INALCO, mais devraient faire l'objet d'une promotion.» (HAGÈGE, *Combat pour le français*, Odile Jacob, 2006)

C

Conclusion très terre-à-terre de Rozenn Milin: «*Merci Claude Hagège de nous dire avec autant de brio... de nous dire que les langues ont parfois besoin d'un petit coup de main... Si le bon dieu de la finance nous prête main forte... Car pour le troisième volet, nous avons besoin de beaucoup d'argent.*» Ce

troisième volet, nous dit le site, est un «autre axe fort du programme, car il ne faut pas oublier que les principaux destinataires de Sorosoro doivent être les populations autochtones. D'une part, nous entendons travailler autant que faire se peut avec les linguistes et anthropologues issus des populations concernées. D'autre part nous porterons une grande attention à la restitution des données aux communautés, afin qu'elles puissent se les réapproprier et les utiliser dans tous les domaines qui leur paraîtront utiles. Cette restitution pourra aider les populations aux langues moins répandues à retrouver la fierté de leur héritage culturel et les convaincre qu'elles aussi peuvent apporter leur contribution au reste du monde. Enfin, les données restituées pourront tout particulièrement être utilisées dans le cadre de l'éducation en langue vernaculaire, dont il est prouvé qu'elle donne d'excellents résultats.»

# J

Jacques Chirac marche jusqu'au micro, et ça commence. «Mesdames, Messieurs, mes chers amis, défendre la diversité des langues, c'est défendre une certaine idée de l'humanité». J'ai l'impression d'avoir «mis le son»: la petite musique ponctuée de «hhhhn», cette façon si particulière d'accentuer les mots, de placer les silences... «Une certaine idée de l'humanité. Celle d'une continuité entre les peuples premiers et les hommes de demain, dans l'égalité de toutes les cultures. Qu'il n'y ait pas d'ambiguïté. Cela ne doit rien à la nostalgie.» Tiens! C'est la première fois que ce mot est prononcé, et ce n'est pas plus mal. «Je me réjouis de l'essor de la science, des techniques, je salue ceux qui perfectionnent ces instruments... Il faut réduire le fossé numérique. Nous ne voulons pas conserver les langues telles qu'elles sont. Ce serait aussi vain que d'empêcher une culture d'évoluer. [Enfin, encore!] Mais l'expérience des peuples premiers n'en est pas pour autant inadaptée, périmée, inutile. Sont également respectables toutes les cultures, tous les savoirs, parce que porteurs de sagesse. Les langues peu parlées méritent mieux que d'être conservées comme des témoignages du passé. Je ne peux imaginer un monde qui n'aurait qu'une seule langue scientifique. Je ne peux imaginer une littérature qui se replierait sur un petit bouquet de langues. Je ne peux imaginer une seule forme de rationalité. [Hourrah!] La conscience internationale est en train d'évoluer. L'ONU, en 2007, a reconnu les droits des peuples autochtones. Amis linguistes, votre combat est sans aucun doute le bon. Sorosoro a tout juste un an... qui pourrait le croire, au vu de ce qui a été accompli? [moi!] Donner envie de les connaître, de les aimer... par une documentation précise, séduisante [ludique!]... Utiliser pour cette cause des moyens modernes, les formes de savoir en ligne que permet l'internet. Je souhaite que d'autres partenaires se joignent à nos efforts.» Rozenn Milin revient: «Merci monsieur le président. C'est sur ces sages paroles que s'achève [etc., etc., etc.] On va pouvoir prendre un verre, bavarder; pour ce qui est des journalistes, interroger... Pour tout le monde, un petit pot...» La musique lounge se remet en route, zuiffff zuiffff. Les préoccupations futiles reviennent, et au premier chef la

disparition des petits fours: «Qu'est-ce qui est bon? — Les mousses de poisson, elles sont canon. Les petits haricots verts enroulés aussi.» Un homme et une femme, un verre à la main: «(la femme): Y'en a trois. Le basque, le gallois, le hongrois. — Ah non, pas le hongrois. — Le gallois, alors. — Ah non, c'est une langue celtique! — Mais quand je vois le nombre de consonnes qui se suivent... J'en sais rien, mais je me dis...» On imagine qu'ils parlent des isolats, les langues non rattachées à une famille. Petit quizz ludique à votre attention, lecteurs: «Qui a raison, l'homme ou la femme? Le gallois est-il un isolat?»

L'auditoire se disperse. Un groupe d'enfants dans le hall: «Chirac! On a vu Jacques Chirac! — Bon, c'est pas Sarkozy, mais c'est quand même... — Moi, Sarkozy, je lui aurais [inaudible]» Je sors du musée, et me dirige nonchalamment vers la librairie. Surprise! Jacques Chirac et sa garde rapprochée en sortent; à un mètre de la porte Chirac s'arrête, saisit dans un panier une affreuse **POUPÉE VAUDO LOVER** 100% coton ~~15.00€~~ 9.90€ \*prix en baisse\*, lit attentivement l'inscription **I hope you realise you still love me, EX LOVER, VODOO DOLL**, repose la chose, fait quelques pas, regarde le **Coin des bonnes affaires PROMO!**, saisit l'ouvrage **Chinese Calligraphy** de OUYANG ZHONGSHI & WEN C. FONG, -30% **51.94 euros au lieu de 74.20 euros**, le repose, et puis s'en va.

## ÉPILOGUE

En 2000, lorsque fut publié le livre *Les langues, ces voix qui s'effacent* (op. cit.), la langue tucuya était parlée par 465 personnes au Brésil et 315 en Colombie. Je n'ai pas réussi à la localiser sur la mappemonde du site Sorosoro: elle a dû mourir. Le tucuya possédait cinq degrés de distinction grammaticale d'une forme verbale non traduisibles (ce qui change du sempiternel exemple «mais tu sais que les Eskimos ils ont des tas de façons de dire "la neige"?»). Donc, voilà: là où le français dit «il jouait au football», le tucuya pouvait dire:

1. **diiga ape-wi** je l'ai vu jouer au foot (vision)
2. **diiga apé-ti** il jouait au foot (audition: j'ai entendu le jeu et je l'ai entendu, lui)
3. **diiga apé-yi** j'ai vu la preuve qu'il jouait au foot (vision d'une preuve: empreinte de ses chaussures, vêtements, etc.)
4. **diiga apé-yigi** quelqu'un m'a dit qu'il avait joué au foot
5. **diiga apé-hiyi** il a sans doute joué au foot

Une langue où les informations sensorielles sont dites instantanément, et où la différence entre savoir et savoir par ouï-dire existe — ce que possèdent, dans la conjugaison de leurs verbes, les langues comme le turc, le kwa-kiutl, le navajo et le hopi. De même que le suédois, qui distingue «*Jan tvättade sin bil*» (Jean lave sa voiture), et «*Jan tvättade hans bil*» (Jean lave sa voiture, où «sa» désigne une personne évoquée antérieurement), «serait d'une grande utilité dans le langage juridique où, en anglais, de lourdes périphrases sont nécessaires». Et les auteurs de répéter cette évidence: «Aucune langue n'a de fenêtre privilégiée sur la réalité. Aucun attribut intrinsèque à une langue ne la rend métropolitaine ou périphérique. Le tucuya pourrait offrir certains avantages comme langue des procédures légales.» Trop tard.